

Le corps antique et l'histoire du sensible : esquisse historiographique

Lydie Bodiou, Véronique Mehl

▶ **To cite this version:**

Lydie Bodiou, Véronique Mehl. Le corps antique et l'histoire du sensible : esquisse historiographique. Dialogues d'histoire ancienne, 2015, Supplément 14, p. 151-168. 10.3917/dha.hs014.0151 . hal-01381355

HAL Id: hal-01381355
https://hal.science/hal-01381355

Submitted on 22 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dialogues d'histoire ancienne.
Supplément

Le corps antique et l’histoire du sensible : esquisse historiographique

Lydie Bodiou, Véronique Mehl

Citer ce document / Cite this document :

Bodiou Lydie, Mehl Véronique. Le corps antique et l’histoire du sensible : esquisse historiographique. In: Dialogues d'histoire ancienne. Supplément n°14, 2015. L'histoire du corps dans l’Antiquité : bilan historiographique. Journée de printemps de la SOPHAU du 25 mai 2013. pp. 151-168;

https://www.persee.fr/doc/dha_2108-1433_2015_sup_14_1_4065

Fichier pdf généré le 26/03/2019

Résumé

L'histoire du sensible est plurielle. Elle comprend celle des sens, de l'environnement sensoriel et de la perception. Elle est située aussi au carrefour de l' histoire du corps et de l'histoire des représentations. Depuis vingt ans, les publications ont montré comment les Anciens comprenaient le fonctionnement des sens, leur nombre et leur hiérarchie. Ils posent nombre de questions méthodologiques et conceptuelles. Dans cette perspective, la peau et l'odeur sont révélatrices des méthodes retenues. Elles nécessitent d'aller à la rencontre de l'anthropologie et de la sociologie. Elles permettent de mieux saisir les limites des sources. Elles questionnent les avancées de la recherche dans le domaine du corps et dans le domaine du sensible.

Abstract

Ancient Bodies and the History of Sensitivity: Suggestions Towards a Historiography.

The history of sensitivity is plural. It includes the history of the senses, of sensitive environment, and of perception. It intersects with the history of the body and the history of representations. In the past twenty years, published research has shown how the ancients understood the functioning, number, of hierarchy of the senses. Many methodological and conceptual issues arise. From this perspective, the skin and odors are methodologically significant. They make it necessary to reach out towards anthropology and sociology. They allow one to grasp the limits of sources. They allow one to assess the progress of research in the field of the body and sensitivity.

BY: $ = creative commons

Le corps antique et l'histoire du sensible : esquisse historiographique*

Lydie Bodiou
Université de Poitiers
lydie.bodiou@univ-poitiers.fr

Véronique Mehl
Université de Bretagne-Sud
veronique.mehl@univ-ubs.fr

L'histoire du sensible est aujourd'hui plurielle, avec des approches méthodologiques variées et des contours incertains. Dans la lignée de l'histoire des sensibilités appelée de ses vœux par L. Febvre[1], A. Corbin a lancé une approche historique nouvelle : sociale, culturelle et anthropologique. Par commodité, nous retiendrons la définition d'une histoire des sens en action inscrite dans le sillage des premiers travaux d'A. Corbin qui, dans son ouvrage fondateur *Le Miasme et la jonquille* ou dans *Les cloches de la terre*[2], aborde l'étude d'un sens – l'odorat ou l'ouïe – et ses usages, afin d'identifier, de décoder et de classer des messages sensoriels, de faire apparaître des goûts et des modes, de traiter l'environnement sensible affectant l'individu et la communauté. En historien du corps[3], il s'attache à montrer comment celui-ci est à la fois le lieu de la perception, des émotions et de l'expression du sensible.

* Nous tenons à remercier Éric Palazzo pour son soutien et ses conseils.

1 L. Febvre, « La sensibilité et l'histoire », *Combats pour l'histoire*, Paris, 1992 [1941], p. 221-238. A. Corbin, « Histoire des sensibilités », dans P. Savidan (dir.), *Dictionnaire des sciences humaines*, S. Mesure, Paris, 2006, p. 1075-1078.

2 A. Corbin, *Le miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e^-XIX^e^ siècles*, Paris, 1982 ; *Les cloches de la terre. Paysage sonore et culture sensible dans les campagnes au XIX^e^ siècle*, Paris, 1994.

3 A. Corbin (dir.), *De la révolution à la Grande Guerre*, vol. 2 de A. Corbin, J.-J. Courtine, G. Vigarello (dir.), *Histoire du corps*, Paris, 2005.

L'histoire du sensible peut ainsi s'entendre suivant trois approches :
- celle des sens, axée sur la compréhension de leur fonctionnement biologique et physiologique, les hiérarchise et leur attribue un rôle dans la perception du monde alentour au sein de chaque société,
- celle de l'environnement sensoriel cherche à décrire le paysage sonore, olfactif, gustatif, coloré ou imagé d'une société et à en restituer l'atmosphère sensible,
- celle de la perception, proche de l'histoire des sensibilités, est centrée sur les émotions ressenties, les influences du sensible sur l'individu et sur la société dans son ensemble.

À la croisée des sens et de la perception, du social et du culturel, l'histoire du sensible s'attache aux façons de percevoir le monde qui environne chaque individu ou chaque groupe, réfléchissant à ce qui peut être éprouvé ou ressenti. Histoire des représentations et de l'imaginaire social, l'histoire du sensible se méfie des anachronismes et des trompeuses apparences d'un système de perceptions sensorielles « naturelles » car liées au corps considéré comme une donnée biologique immuable.

Dans les grandes synthèses et essais historiographiques[4], l'Antiquité et le Moyen Âge ne sont jamais retenus pour définir et présenter l'histoire du sensible, parce que les périodes moderne et contemporaine sont considérées comme pionnières dans l'étude des sens et de leurs usages. Toutefois, c'est surtout un *a priori* sur les sources qui concentre les regards sur les périodes les plus récentes. Pourtant, A. Corbin a bien montré les limites de la seule utilisation des écrits de soi (journaux intimes, carnets de voyage, etc.) et la nécessaire ouverture à d'autres sources moins tournées vers l'individu ou le sensible (textes normatifs, traités médicaux et scientifiques, etc.).

Les sources grecques et latines offrent une large gamme d'écrits théoriques ou normatifs permettant un développement précoce des recherches sur le sensible, faisant une place importante au corps. Et c'est là sans doute une des originalités que l'histoire ancienne a saisie. Ainsi É. Palazzo souligne, en ouverture de la table ronde sur *les Cinq sens au Moyen Âge* qui s'est tenue à Poitiers le 1er juin 2012[5], que l'histoire du sensible

[4] Dans les publications récentes, l'histoire du sensible est régulièrement traitée avec celle des émotions et des sensibilités, au sens que L. Febvre lui a donné. Voir H. Mazurel, « Histoire des sensibilités », dans C. Delacroix *et alii* (dir.), *Historiographies* I, *concepts et débats*, Paris, 2010, p. 255-261 et J. Plamper, « L'histoire des émotions », dans Chr. Granger (dir.), *À quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au XXIe siècle*, Paris, 2013, p. 225-240.

[5] É. Palazzo, « Les cinq sens au Moyen Âge : état de la question et perspective de recherche », *Cahiers de civilisation médiévale*, 55, 2012, p. 339-366 et *L'invention chrétienne des cinq sens dans la liturgie et l'art du Moyen Âge*, Paris, 2014. Si les sens peuvent être étudiés en partie déconnectés du corps, les approches proposées par A. Corbin dans *Le Miasme et la jonquille*, *op. cit.*, n. 2 ou dans *L'harmonie des plaisirs. Les manières de jouir du siècle des Lumières à l'avènement de la*

s'est souvent écrite en marge du corps, s'intéressant plus à l'environnement, au paysage sonore et visuel, qu'à l'inscription corporelle des sens. Le corps a beau être le *medium* du sensible, il est rarement étudié en tant que tel : le social et le culturel priment sur le corporel. Pourtant dès les années 1990, histoire du sensible et histoire du corps se sont développées simultanément[6], avec parfois les mêmes acteurs. Dans le même temps, corps et sensible sont abordés en anthropologie, sociologie et philosophie[7]. Quant aux historiens de l'Antiquité, ils ont tôt proposé une histoire du sensible qui n'en revendique pas l'étiquette, mais dont l'originalité réside dans le lien avec le corps : elle privilégie d'abord l'histoire des sens et de la perception, même si l'histoire de l'environnement sensoriel est aujourd'hui en expansion[8].

De ces publications foisonnantes, nous ne retiendrons que celles inscrivant dans leur approche la compréhension du corps et, par commodité, nous les regrouperons en trois grands ensembles permettant d'aborder respectivement le fonctionnement des sens et leur hiérarchie avec une lecture interne biologique et médicale, qui permet de saisir comment les sens interagissent avec les émotions pour s'inscrire sur le corps ; puis, partant du corps par ce qui le recouvre entièrement, la peau, à la fois surface sensible et enveloppe sensitive, nous montrerons comment certains travaux articulent l'histoire du corps et du sensible ; enfin, il importera de s'attacher aux études sur les odeurs et les parfums, pour montrer comment elles ont évolué, allant d'une histoire des produits à l'étude d'un sens dans une perspective d'anthropologie historique.

---

sexologie, Paris, 2008 ou celles de G. Vigarello, *Le propre et le sale, l'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, 1985 ; de J. Le Goff, N. Truong, *Une histoire du corps au Moyen Âge*, Paris, 2003 donnent toute sa dimension au corps.

6 F. Prost, « Introduction », dans F. Prost, J. Wilgaux (dir.), *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, Rennes, 2006, p. 7-11.

7 D. Le Breton, *La sociologie du corps*, Paris, 1992 ; *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, 2002 et *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, 2006. Voir par exemple les travaux collectifs, B. Andrieu *et alii* (dir.), *La peau. Enjeu de société*, Paris, 2008 et G. Boetsch *et alii* (dir.), *La belle apparence*, Paris, 2010. Pour une approche pluridisciplinaire, voir les deux *Dictionnaire du corps*, publiés respectivement sous la direction de M. Marzano (PUF, Paris, 2007) et B. Andrieu (Éditions du CNRS, Paris, 2006) et M. Serres, *Les Cinq sens*, Paris, 1991.

8 Par exemple sur la couleur : V. Brinkmann, R. Wünsche (dir.), *Bunter Götter, die Farbigkeit antiker Skulptur*, Munich, 2004 ; M. Bradley, *Colour and Meaning in Ancient Greece*, Cambridge, 2009 ; M. Carastro (dir.), *L'Antiquité en couleurs. Catégories, pratiques, représentations*, Grenoble, 2009 ; A. Grand-Clément, *La fabrique des couleurs. Histoire du paysage sensible des Grecs anciens, VIII^e siècle-début du V^e siècle av. J.-C.*, Paris, 2012 ; O. Jockey, *Le mythe de la Grèce blanche. Histoire d'un rêve occidental*, Paris, 2013. Sur la lecture plurielle d'un espace : P. Brulé, *Comment percevoir le sanctuaire grec ? Une analyse sensorielle du paysage sacré*, Paris, 2012. La table ronde tenue à Rome le 7 janvier 2013, *La notion de paysage sonore : bilan historiographique et perspectives pour l'étude des civilisations antiques*, inaugure un programme plus large sur les « Paysages sonores et espaces urbains de la Méditerranée ancienne » (EFA, EFR et IFAO). S. Pittia, M. T. Schettino (dir.), *Les sons du pouvoir dans les mondes anciens*, Besançon, 2012.

I. L'approche historique des sens

Les historiens de l'Antiquité pourraient faire leurs les mots du sociologue D. Le Breton : « Le corps est la condition humaine du monde, ce lieu où le flux incessant des choses s'arrête en significations précises ou en ambiances, se métamorphose en images, en sons, en odeurs, en textures, en couleurs, en paysages, etc. Le corps est d'emblée une intelligence du monde, une théorie vivante appliquée à son environnement. Cette connaissance sensible inscrit l'individu dans une continuité avec le monde qui l'entoure. [...] L'existence est odeur, sons, bruits, images, saveurs, toucher, sensations subtiles du dehors et du dedans, etc. Elle est aussi douleur, fatigue, sensations pénibles ou indéfinissables »[9].

Pour l'Antiquité, ce sont essentiellement les philologues, philosophes et historiens de la médecine qui ont travaillé sur les cinq sens, leur fonctionnement, leur usage, leur hiérarchie et leur balance, pour tenter de restituer un « mode de présence au monde »[10]. Pour les philosophes, l'expérience sensorielle est au cœur de la connaissance de l'être, comme le montre la phénoménologie sensorielle de M. Merleau-Ponty[11]. Les historiens de la médecine, précurseurs en la matière, ont mêlé l'étude des sens à l'édition des textes médicaux, dans la tradition développée par J. Jouanna[12], offrant une approche philologique de la question. Depuis quelques années, le renouveau est marqué par une démarche devenue explicite, prenant en compte l'ensemble des sens, comme le prouvent les tables rondes et colloques sur les cinq sens à Bordeaux et Poitiers, en 2012, 2013 et 2014, réunissant médiévistes et antiquisants, philosophes, historiens et philologues[13]. C'est d'abord grâce à l'étude des sources techniques, particulièrement médicales et biologiques, que les premières définitions des sens sont proposées et leurs usages sériés.

9 D. Le Breton, « La conjugaison des sens : essai », *Anthropologie et sociétés*, 30/3, 2006, p. 19-28.

10 A. Corbin, « Histoire et anthropologie sensorielle », *Anthropologie et sociétés*, 14/2, 1990, p. 13-24.

11 M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, 1945 dont les théories sont systématisées dans *Le visible et l'invisible*, Paris, 1964.

12 L'édition critique des textes d'Hippocrate et de Galien est en cours, sous la direction de J. Jouanna et C. Magdelaine dans la Collection des Universités de France.

13 Journée d'études « Le débat des cinq sens au Moyen Âge et à la Renaissance » à la MSHA de Bordeaux ; deux colloques « Les cinq sens au Moyen Âge, approches croisées et interdisciplinaires » au CESCM à Poitiers (mai 2012, mai 2013 et mai 2014) dont les résultats seront présentés dans un volume publié chez Picard en 2016 sous la direction d'É. Palazzo ; colloque tenu à Bordeaux en 2012 : G. Puccini, *Le débat sur les cinq sens de l'Antiquité à nos jours*, Bordeaux, 2013. En 2002, un numéro spécial de la revue *Micrologus* faisait le point sur les sens, *I cinque sensi/The five Senses*.

1. De la définition à l'usage des sens : une histoire technique des sens

Dès les années 1980, le fonctionnement des sens a retenu l'attention avant leurs possibles usages. Ces investigations soulèvent de multiples questions : leur nombre, leur physiologie, leur hiérarchie, leur signification, le vocabulaire et les glissements sémantiques entre le sens et l'organe qui le fait fonctionner, parfois la fonction.

La question du nombre des sens paraît faussement fixée depuis toujours ; les travaux sur les Présocratiques[14] ou ceux de J. Jouanna sur le corpus hippocratique[15] montrent que la liste est fluctuante. Celle des cinq sens[16] – vue, ouïe, odorat, goût, toucher – devient définitive avec Aristote qui fige la réflexion et crée des stéréotypes encore repris aujourd'hui[17]. Cette liste se retrouve dans d'autres types de textes à partir de l'époque hellénistique, puis durant toute la période impériale, chez les poètes, les Stoïciens, les médecins[18]...

Le domaine le plus développé, grâce à l'abondance des sources, est celui de la physiologie, de la compréhension « mécanique »[19], de la recherche des sièges des sens et de l'existence ou non d'un intermédiaire, le *metaxu* d'Aristote[20], qui permet ensuite d'établir pour un auteur la hiérarchie et la balance des sens[21]. L'essentiel des recherches (comme la monographie de T. K. Johansen[22]) porte sur Aristote qui offre la première

14 Les travaux sur Aristote analysent aussi les théories de ses prédécesseurs (Démocrite ou Empédocle). S. Byl, « Le toucher chez Aristote », *Revue de Philosophie Ancienne*, 9/2, 1991, p. 123-132.

15 J. Jouanna, « Sur la dénomination et le nombre des sens d'Hippocrate à la médecine impériale : réflexions à partir de l'énumération des sens dans le traité hippocratique du *Régime*, c. 23 », dans I. Boehm, P. Luccioni (dir.), *Les cinq sens dans la médecine de l'époque impériale : sources et développements*, Paris, 2003, p. 9-20.

16 L'idée d'un sixième sens apparaît dès l'Antiquité, principalement chez les auteurs chrétiens avec une valeur morale. Ce sixième sens a pour particularité de ne concerner que quelques uns et non d'être une référence commune. Voir sur ce sujet, J. Jouanna, « Sur la dénomination et le nombre des sens d'Hippocrate à la médecine impériale : réflexions à partir de l'énumération des sens dans le traité hippocratique du *Régime,* c. 23 », *op. cit.*, n. 15.

17 Par exemple Aristote, *Histoire des Animaux*, IV, 8, 532b, 31-33 : « Leur nombre maximum, au-delà duquel n'apparaît pas d'autre distinction, est de cinq : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher ».

18 I. Boehm, P. Luccioni (dir.), *Les cinq sens dans la médecine de l'époque impériale*, *op. cit.*, n. 15.

19 Par exemple, les avancées de la médecine alexandrine au III^e^ siècle avec la découverte par Hérophile des nerfs moteurs et sensoriels, sont réutilisées par Galien.

20 Le *metaxu* est un intermédiaire entre l'objet à percevoir et le siège de la sensation. E. Alloa, « *Metaxu*. Figures de la médialité chez Aristote », *Revue de métaphysique et de morale*, 62/2, 2009, p. 247-262. S. Byl, « Le toucher chez Aristote », *op. cit.*, n. 14. G. Romeyer Dherbey, « Voir et toucher. Le problème de la prééminence d'un sens chez Aristote », *Revue de métaphysique et de morale*, 96/4, 1991, p. 437-454.

21 Pour la notion de balance des sens, A. Corbin, « Histoire et anthropologie sensorielle », *op. cit.*, n. 10.

22 T. K. Johansen, *Aristotle on the Sense-Organs*, Cambridge, 1998.

théorie complète : il définit « sens de la distance », « sens du contact » et détermine une hiérarchie toujours débattue. Le schéma général est simple : les sens de la distance sont la vue et l'ouïe ; les sens du contact (ou de proximité) sont le goût et le toucher. L'odorat est souvent perçu à mi-chemin[23]. Les sens sont alors constitutifs du corps, la tête est essentielle à la perception avec les yeux et les oreilles, la bouche et le nez[24]. S'il existe très tôt un concept unitaire du sentir, la compréhension et la localisation du siège des sens restent mouvantes, comme l'hégémonie d'un sens ou d'un groupe de sens, même si la vue et l'ouïe gardent pour toute la période une place à part. Les sens de la distance, associés à la connaissance, sont valorisés. Les publications portent d'ailleurs majoritairement sur la vue, un peu moins sur l'ouïe et moins encore sur l'odorat ou le toucher. Le goût reste largement ignoré. Pour exemple, plus de la moitié de la seule monographie portant sur les sens dans la médecine ancienne, celle de R. E. Siegel[25], est consacrée à la vue.

La question du vocabulaire, essentiellement posée par les philologues et les historiens de la médecine (comme J. Jouanna, V. Boudon-Millot ou I. Boehm), permet de pointer les glissements possibles. En effet, un même terme – *opsis* par exemple – peut être compris comme le nom du sens lui-même (la vue) mais aussi comme l'organe qui commande ce sens ou son usage (le regard). Ces aspects peuvent expliquer une difficulté méthodologique qui oblige assurément à interroger conjointement le sens et son usage.

La hiérarchie des sens croise inévitablement la valeur attachée à chacun. Dans ce domaine, l'essentiel des recherches est mené par des philosophes et historiens de la philosophie[26], mais l'approche des spécialistes des auteurs chrétiens au sens large est intéressante. Dans ce corpus plus tardif, les sens se détachent d'une compréhension seulement physiologique ou philosophique, pour prendre une tournure morale. Une première lecture a ainsi été proposée par M. Perrin[27] autour de l'œuvre de Lactance. Le corps y est le siège de la perception sensorielle mais aussi la cause de tous les égarements : la sensualité supplante la sensibilité.

---

23 Par exemple Aristote, *De la sensation* avec une place moyenne pour l'odorat.

24 Plusieurs textes hippocratiques (par exemple *Maladie sacrée*, 14) s'interrogent sur le rôle du cerveau, reliant nettement perturbation des sens et de l'esprit, revenant sur la théorisation de la localisation de la perception sensorielle. A. L. Carbone, *Aristote illustré. Représentations du corps et schématisation dans la biologie aristotélicienne*, Paris, 2011, p. 111-116 (tête et parties sensorielles).

25 R. E. Siegel, *Galen on Sense Perception*, Bâle-New York, 1970. Ces sens permettent certaines approches sur l'histoire de la perception, les sons et les bruits, le paysage sonore ou la perception de la couleur.

26 G. Romeyer-Dherbey, *op. cit.*, n. 20.

27 M. Perrin, *L'homme antique et chrétien. L'anthropologie de Lactance*, 250-325, Paris, 1981.

Quand on considère l'usage des sens ou les sens en action, le domaine médical est le plus fécond : il permet une étude dégagée de toute approche émotionnelle. Les deux ensembles les plus riches sont le corpus hippocratique[28] et les textes de Galien abordés en particulier par le colloque de 2003 à Lyon, *Les cinq sens dans la médecine à l'époque impériale*[29]. Dans la collection hippocratique, le médecin répertorie essentiellement les dysfonctionnements des sens du malade, ce qui nécessite une bonne connaissance du fonctionnement ordinaire et de la séméiologie clinique. Plusieurs textes expliquent que le médecin doit soumettre le corps du malade à l'examen avec ses cinq sens pour poser un diagnostic et proposer un traitement[30]. Parmi ses armes, il y a le corps du malade, mais aussi son propre corps. Le médecin fait un usage technique de ses sens, qui ne sont rien d'autre que l'outillage de sa pratique, hors de toute sensibilité. Ainsi, le toucher, souvent dévalorisé hors de l'approche technique, trouve dans la médecine toute sa place, même si la palpation est toujours en discussion à propos de la pudeur[31] ou du pouls[32]. L'intérêt des médecins se porte naturellement sur les troubles sensoriels, surtout la perte de la vue et de l'ouïe, sans doute plus faciles à diagnostiquer que la perte totale ou partielle d'un autre sens et révélatrices pour le médecin de perturbations de l'esprit. Les travaux récents sur les handicaps physiques, concentrés sur des dysfonctionnements à forte valeur sociale, montrent bien cette limite[33].

---

28 I. Boehm, « Inconscience et insensibilité dans la "Collection hippocratique" », dans A. Thivel (dir.), *Le normal et le pathologique dans la Collection hippocratique*, t. 1, Nice, 2002, p. 257-270 ; L. Villard, « Couleur et maladies dans la collection hippocratique : les faits et les mots », dans L. Villard (dir.), *Couleurs et vision dans l'Antiquité*, Paris, 2002, p. 45-64. E. Barra, « Des humeurs, des couleurs et des remèdes dans le *Corpus hippocraticum* », dans M. Carastro (dir.), *L'Antiquité en couleurs. Catégories, pratiques, représentations*, *op. cit.*, n. 8, p. 153-162.

29 *Les cinq sens dans la médecine de l'époque impériale*, *op. cit.*, n. 15. Pour Celse et son approche originale des sens, P. Mudry, « Le regard souverain ou la médecine de l'évidence », dans *Les cinq sens dans la médecine de l'époque impériale : sources et développements*, *op. cit*., p. 31-38.

30 Voir par exemple *Épidémies*, VI, 8, 17 : « Il importe de soumettre le corps à l'examen : vue, ouïe, odorat, toucher, goût, intelligence ».

31 Se reporter à H. King, *Hippocrate's Woman. Reading the Female Body in Ancient Greece*, Londres, 1998, p. 40-54 ou L. A. Dean-Jones, *Women's Bodies in Classical Greek Science*, Londres, 1996, p. 35-40. Mais aussi D. Gourevitch, « Pudeur et pratique médicale dans l'Antiquité classique », *La Presse médicale*, 76/2, mars 1968, p. 544-546.

32 Voir par exemple V. Barras, « Le Galen's touch. Peau, objet et sujet dans le système médical galénien », dans *Les cinq sens dans la médecine de l'époque impériale : sources et développements*, *op. cit.*, n. 15, p. 55-74. I. Boehm, « Toucher du doigt : le vocabulaire du toucher dans les textes médicaux grecs et latins », dans F. Gaide *et alii* (dir.), *Manus medica*, Aix-en-Provence, 2003, p. 229-240.

33 R. Garland, *The Eye of the Beholder. Deformity and Disability in the Graeco-Roman World*, Londres, 1995 ; E. Samama (dir.), *L'estropié, l'aveugle et le paralytique. Penser et surmonter le handicap, Antiquité, Moyen Âge, Ancien Régime*, Paris, 2010.

Avec la lecture médicale, le corps étudié est avant tout un corps sensible, à la fois récepteur, émetteur, réceptacle et caisse de résonance des cinq sens, sensible aussi à son environnement immédiat.

2. Du problème méthodologique à celui de la synesthésie

Si les travaux des historiens, philosophes et philologues éclairent désormais avec succès le fonctionnement des sens, leur hiérarchie ou certains de leurs usages, il demeure des zones d'ombre se heurtant à des obstacles méthodologiques. En premier lieu, il est difficile d'appréhender l'usage des sens et la perception sensorielle, dès lors que l'approche par la source n'est plus seulement technique, mais qu'elle révèle le ressenti, les émotions et les sentiments[34]. Ensuite, partant de l'idée qu'un sens prime généralement sur les autres dans la perception du monde alentour, les études peinent à aborder la question de la synesthésie[35], c'est-à-dire « l'effet sensoriel qui est produit par l'interaction des différents sens »[36]. Comment prendre en compte l'ensemble des sens pour percevoir un paysage, un environnement ou encore des relations interpersonnelles ? Si la difficulté est conceptuelle, elle est aussi méthodologique, obligeant à interroger des sources dont le propos n'est pas de décrire un environnement sensible.

Les obstacles rencontrés sont de deux ordres. Tout d'abord, si les sources décrivent avec maîtrise le fonctionnement sensoriel avec parfois une lecture fine, voire évolutive, dès lors qu'il s'agit de dépeindre le ressenti, d'exprimer la perception que l'individu a de son entourage, les textes se font silencieux ou chuchotent. Pour reprendre une formule de P. Nagy, « l'émotion est un de ces dispositifs par lesquels dialogue le corps, le monde reçu et l'expérience »[37]. Le monde reçu est ici celui que renvoie la perception sensorielle, complexe et mouvante, fruit de l'éducation et de la société, influencée par les jugements moraux ou philosophiques, mais qui contient aussi une part de liberté individuelle et d'intime. C'est l'un des intérêts de cette approche autant que son principal écueil. Au-delà du questionnement récurrent sur la place qu'il faut ou non accorder à l'individu face aux

34 Voir l'appel de L. Febvre à écrire une histoire « totale » prenant en compte les sentiments et les émotions comme des objets d'histoire (« La sensibilité et l'histoire », *Combats pour l'histoire*, *op. cit.*, n. 1), permettant de produire un « système d'émotions » et une approche de psychologie historique comme l'a développée J.-P. Vernant. Pour une lecture méthodologique et épistémologique de la question, A. Serghidou, « Logiques des émotions, sociabilité et construction de soi. De la caractérologie aristotélicienne au *prosôpon* tragique », *Mètis,* n.s. 9, 2011, p. 81-100.

35 N. Dias, *La mesure des sens. Les anthropologues et le corps humain au XIX^e^ siècle*, Paris, 2004.

36 É. Palazzo, « Les cinq sens au Moyen Âge : état de la question et perspective de recherche », *op. cit.*, n. 5, p. 347.

37 D. Boquet, P. Nagy, « Une histoire des émotions incarnées », *Médiévales*, 61, 2011, p. 5-24, 15.

structures en histoire, c'est le rapport de l'historien à la personne, voire à l'intime incarné dans le corps qui peut gêner certains questionnements. Il faut de fait interroger autrement textes et images, travailler plus subtilement encore le type de sources – l'évocation poétique d'un sens n'est pas celle d'un discours sur l'éloquence –, chercher des indices épars, au risque de combler les lacunes et les silences, de projeter des sensations ou des perceptions modernes sur des situations passées. Cette complication méthodologique n'est pas propre à l'histoire ancienne : elle est partagée par d'autres sciences humaines ou sociales, comme le montrent D. Le Breton et D. Howes par exemple.

Ces limites méthodologiques et conceptuelles se doublent d'un problème de langue qui restreint parfois le questionnement. La sécheresse ou la carence des mots, particulièrement pour certains sens, revient dans toutes les approches en sciences humaines[38]. Ainsi, dans l'Antiquité, comme aujourd'hui d'ailleurs, il n'y a guère de comparaison possible entre le champ lexical de la vue, avec la finesse dans les descriptions des formes et tout particulièrement des couleurs[39], et celui de la perception des odeurs, essentiellement bonnes ou mauvaises[40]. Les mêmes arguments peuvent être avancés pour le goût ou l'ouïe, même si les derniers travaux sur la perception des sons et des bruits ou sur la voix ouvrent des perspectives fructueuses.

Face à cette complexité méthodologique, il faut sans doute revenir à Aristote[41], pour trouver une autre piste de travail. Alors qu'il décrit les organes sensoriels, la principale

38 A. Corbin, « Histoire et anthropologie sensorielle », *op. cit.*, n. 10 ; D. Howes, « Scent and Sensibility », *Culture, Medecine and Psychiatry*, 13, 1989, p. 81-89 et *Sensual Relations: Engaging the Senses in Culture and Social Theory*, Ann Arbor, 2003. D. Howes, J.-S. Marcoux, « Introduction à la culture sensible », *Anthropologie et sociétés*, 30/3, 2006, p. 7-17. D. Howes (éd.), *The Varieties of Sensory Experience. A Source Book in the Anthropology of the Senses*, Toronto, 1991. Voir entre autres publications de C. Levi-Strauss, *Du miel aux cendres*, Paris, 1967.

39 En particulier, A. Grand-Clément, *La fabrique des couleurs*, *op. cit.*, n. 8 et les nombreux articles des collectifs suivants, L. Villard (dir.), *Couleurs et vision dans l'Antiquité*, Paris, 2002. A. Rouveret, S. Dubel, V. Naas (dir.), *Couleurs et matières dans l'Antiquité. Textes, techniques et pratiques*, Paris, 2006 ; M. Carastro (dir.), *L'Antiquité en couleurs*, *op. cit.*, n. 8. Pour une comparaison du vocabulaire, I. Boehm, « Couleur estompée et odeur diffuse : à propos des morphèmes -ωδης et -ειδης en grec ancien », *Ktèma*, 34, 2009, p. 9-18.

40 I. Boehm, « Décrire les odeurs ou rationaliser les sensations ? Comment Galien conçoit le fonctionnement de l'odorat », dans N. Palmieri (dir.), *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale*, Saint-Etienne, 2003, p. 77-97. B. Nicolas-Duval, « L'escarbot, un *topos* de l'osmologie grecque », *Schedae, Prépublication*, 7, 2009, p. 107-124 et « De la maie à l'alabastre. Quelques traces du savoir faire des parfumeurs chez Théophraste », dans F. Le Blay (dir.), *Transmettre les savoirs dans les mondes hellénistique et romain*, Rennes, 2009, p. 167-184. V. Mehl, « Des Lemniennes à Philoctète : puanteurs, punitions divines et châtiment social en Grèce ancienne », dans L. Bodiou, V. Mehl, M. Soria (dir.), *Corps outragés, corps ravagés. Regards croisés de l'Antiquité au Moyen Âge*, Turnhout, 2011, p. 263-278.

41 J. Jouanna, « Sur la dénomination et le nombre des sens d'Hippocrate à la médecine impériale : réflexions à partir de l'énumération des sens dans le traité hippocratique du Régime, c. 23 », *op. cit.*, n. 15.

justification qu'il leur reconnaît est leur objet. Ce qui intéresse Aristote, c'est la finalité des sens, la vue est ce qui perçoit les couleurs, l'odorat ce qui sent les odeurs. Seul le fonctionnement permet l'analyse complète d'un sens. Il est alors plus aisé de travailler directement sur le corps, en ne partant plus de la seule vue ou de l'ouïe mais du regard ou de l'écoute.

Comme pour la physiologie des sens, c'est sans doute le regard qui a été le plus anciennement et finement abordé. Dans ce domaine, les travaux de J.-P. Vernant et de F. Frontisi-Ducroux pour le monde grec ont été fondateurs[42], s'intégrant dans un courant historiographique attentif à la psychologie historique et offrant une réflexion novatrice sur le corps des Anciens. Leur lecture passe par les textes, mais elle s'exprime aussi par l'analyse sérielle des vases. Le domaine des images se révèle riche parce que l'interaction, la vue, les gestes, la communication non-verbale y sont immédiatement interrogeables. Par exemple, les travaux de F. Lissarrague[43] pour le monde grec, de V. Huet[44] sur les reliefs ou F. Gury[45] sur les peintures en sont une bonne illustration pour le monde romain.

Dans une approche similaire à celle qui part de la vue pour se porter sur le regard, on serait tenté de glisser du toucher vers le geste. C'est d'ailleurs une piste fertile que nombre de chercheurs[46], dont beaucoup d'Anglo-saxons comme D. Cairns, ont suivie : spécialistes des textes ou des images, ils portent leur attention sur la gestuelle, la posture, les attitudes. Les gestes n'ont cependant pas toujours de finalité tactile. Seul le contact avec son propre corps ou celui d'un autre humain, d'un animal ou d'un dieu, par le biais d'une

42 J.-P. Vernant, *La mort dans les yeux. Figure de l'Autre en Grèce ancienne*, Paris, 1985. F. Frontisi-Ducroux, « Le regard : voyants et aveugles », dans *La vue, premier thème des colloques Les cinq sens*, Montpellier, 1991, p. 35-47. F. Frontisi-Ducroux, *Du masque au visage, Aspects de l'identité en Grèce ancienne*, Paris, 2012 [1995]. F. Frontisi-Ducroux, J.-P. Vernant, *Dans l'œil du miroir*, Paris, 1997.

43 F. Lissarrague, « Intrusions au gynécée », dans P. Veyne, F. Lissarrague, F. Frontisi-Ducroux, *Les mystères du gynécée*, Paris, 1998, p. 157-198.

44 V. Huet, « Des gestes du banquet rituel à Rome ou plutôt *Quid* du geste de poser sa main sur la tête ? », dans L. Bodiou, D. Frère, V. Mehl (dir.), *L'expression des corps. Gestes, Attitudes, Regards dans l'imagerie antique*, Rennes, 2006, p. 253-265 et « L'encens sur reliefs funéraires sacrificiels romains », dans L. Bodiou, D. Frère, V. Mehl (dir.), *Parfums et odeurs dans l'Antiquité*, Rennes, 2008, p. 105-116.

45 F. Gury, « La disponibilité à l'Autre. Le geste de la séduction passive dans l'art romain », dans *L'expression des corps*, *op. cit.*, n. 44, p. 267-283.

46 P. Moreau, « Positions du corps, gestes et hiérarchie sociale à Rome », dans P. Moreau (dir.), *Corps romains*, Grenoble, 2002, p. 179-200. Voir les travaux de D. L. Cairns, *Aidôs: the Psychology and Ethics of Honour and Shame in Ancient Greek Literature*, Oxford, 1993 ; « Anger and the Veil in Ancient Greek Culture », *Greece and Rome*, 48/1, 2001, p. 18-32 ; « Bullish Looks and Sidelong Glances: Social Interaction and the Eyes in Ancient Greek Culture », dans D. Cairns (éd.), *Body Language in the Greek and Roman Worlds*, Swansea, 2005, p. 123-155.

statue par exemple, entre dans cette catégorie sensorielle[47]. Si le corps est bien présent dans la gestuelle, les sens y sont abordés dans une étude très générale sur la perception. Dans tous ces travaux, ce qui prime, c'est le corps en fonctionnement et plus le sens.

Une certaine approche prend bien chair dans, sur et avec le corps. Elle offre une clé de lecture corporelle qui certes ne peut se dissocier du biologique mais qui prend forme avec l'apprentissage, la distinction, les valeurs sociales, permettant de comprendre le paysage environnant. Dans certaines configurations, l'expression des sens est plus manifeste : le dégoût, le plaisir, le rejet, l'attrait ou l'envie qui en découlent se traduisent par des manifestations corporelles faisant rougir, pâlir, pleurer ou crier. Si le corps est bel et bien le siège des sens, il est aussi le carrefour des émotions. Il réagit aux stimuli et aux sensations extérieures et exprime alors des bouleversements et des sentiments, comme l'illustre nombre de gestes et de regards s'inscrivant davantage dans l'histoire des sensibilités.

II. Au carrefour du sensible : la peau et l'odeur

Les perceptions sensorielles peuvent paraître une simple donnée – souvent problématique – de l'intime, mais leur étude permet d'explorer un faisceau de significations et de valeurs, de normes et de hiérarchies, de représentations et d'imaginaire social. Si les lectures proposées récemment ont été plurielles et difficiles à embrasser dans leur totalité, nous en retenons deux, la peau et l'odeur, révélatrices des méthodes appliquées par les chercheurs, des croisements avec la sociologie et l'anthropologie[48], des questionnements sur les sources et leurs limites, des avancées possibles, à la croisée de l'histoire du sensible et de celle du corps.

1. La peau comme surface sensorielle et *medium* de communication

La peau est un lieu d'inscription privilégié du corps sensible. C'est par elle que le toucher s'effectue, que les perceptions sensorielles atteignent le corps ; c'est aussi à partir d'elle que le corps devient sensible aux autres. Les travaux sur ce *medium* sont dispersés, aucune étude d'ensemble n'existe en histoire, contrairement à la sociologie ou l'ethnologie. Les lectures sont avant tout médicales mais pas seulement. Un numéro

47 V. Mehl, « Caresser, conduire, contraindre, les gestes entre les hommes et les animaux dans l'iconographie sacrificielle », dans *L'expression des corps*, *op. cit.*, n. 44, p. 347-360.

48 D. Anzieu, *Le moi-peau*, Paris, 1995 [1985] ou *La peau. Enjeu de société*, *op. cit.*, n. 7. D. Le Breton, *La peau et la trace, sur les blessures de soi*, Paris, 2003 et *Des visages. Essai d'anthropologie*, Paris, 2004.

spécial de la revue *Micrologus*[49], consacré à la peau, réunit des travaux de médiévistes et d'antiquisants, dans une chronologie résolument large, comme le sont aujourd'hui certains travaux sur le corps qui réinterrogent la prétendue coupure que le christianisme aurait apportée dans la compréhension et la perception du corps[50]. Ces lectures de la peau s'inscrivent souvent dans le renouveau de l'anthropologie sensorielle des années 1990.

Les philologues ont tôt analysé les façons de nommer la peau, en grec et en latin[51]. En français, le vocabulaire est aisé à appréhender : l'enveloppe corporelle est la peau ; en grec[52], *derma* voisine avec *chrôs*, *rhinos* ou *teuchos* ; en latin[53], *cutis*, *pellis* ou encore *corium* sont utilisés selon le contexte[54]. Chaque terme peut se traduire par peau, mais implique une perception différente : épiderme, dépouille, enveloppe, couleur, surface et en particulier interface entre intérieur et extérieur. Le débat philologique est déjà une approche fine de la façon de penser la peau comme un espace sensible ouvert sur l'intérieur plus secret et reflétant ce qu'il y a de plus personnel en chacun.

La peau, la frontière entre un dedans et un dehors, officie comme un lien, à la fois enveloppe et reflet de l'intérieur du corps, zone sensible qui perçoit le contact. C'est d'abord un objet biologique, une « matière anatomique » par laquelle le médecin définit l'état sanitaire. Les historiens de la médecine ont montré comment les praticiens utilisent cette surface extérieure pour y lire l'intérieur, en l'abordant par leur seule vue ou y mêlant le toucher. La peau n'est pas un organe statique, elle subit l'épreuve du temps et se modifie dans sa texture et sa couleur, elle porte des inscriptions et des marques subies ou choisies.

49 B. Braude, V. Barras, J. Pigeaud (dir.), *La pelle umana/The Human Skin*, Micrologus 13, 2005.

50 Voir par exemple *Corps outragés, corps ravagés. Regards croisés de l'Antiquité au Moyen Âge*, *op. cit.*, n. 40.

51 J. André, *Le vocabulaire latin de l'anatomie*, Paris, 1991.

52 J. Pigeaud, « La peau comme frontière », dans *La pelle umana*, *op. cit.*, n. 49, p. 23-53.

53 A. Grondeux, « *Cutis* ou *pellis*. Les dénominations médiolatines de la peau humaine », dans *La pelle umana*, *op. cit.*, n. 49, p. 113-130.

54 Isidore de Séville, *Étymologies*, XI, 1, 78-79 montre les difficultés parfois à différencier les termes utilisés.

Elle est dès lors une page à déchiffrer comme l'ont exposé L. Renaut sur le tatouage[55], V. Dasen sur les grains de beauté[56], C. Baroin sur les cicatrices[57].

La peau rend le corps sensible à l'entourage immédiat, elle s'offre, tout ou partie, au regard et tisse des relations. Première parure du corps, elle protège l'intérieur et doit être protégée. Soignée ou dédaignée, propre ou sale, meurtrie ou embellie, odorante ou neutre, travestie ou cachée, poilue ou rasée, elle projette de soi. Valorisée, virilisée, efféminée, animalisée, négligée, elle est critère de beauté comme motif de rejet. Avec elle, le corps se dévoile par le jeu de la parure vestimentaire[58]. La peau est alors un support et une matière que les artifices prolongent et amplifient en construisant une identité donnée à voir, à sentir et ressentir[59].

La tête est pour tous les auteurs, d'Aristote à Galien, le lieu qui concentre les organes des sens : nez, oreilles, bouche et surtout les yeux. La recouvrir, la voiler, la cacher ou au contraire la révéler fait alors sens. Par contraste avec l'ensemble du corps plus ou moins enfoui sous le vêtement, le visage, partie la plus sensible de la tête, est en général directement accessible. Nombre de travaux, dont ceux pionniers de F. Frontisi-Ducroux, se sont concentrés sur le visage qui domine le corps et crée le contact par le face-à-face[60]. Sa peau, par son aspect ou sa coloration est une vitrine où se lit ce que l'on est et comment

55 L. Renaut, « Mains peintes et menton brûlé. La parure tatouée des femmes thraces », dans L. Bodiou, F. Gherchanoc, V. Huet, V. Mehl (dir.), *Parures et artifices : le corps exposé dans l'Antiquité*, Paris, 2011, p. 191-216. Voir aussi pour les inscriptions et marquages corporels, fréquemment à valeur dépréciative, P. Cordier, « Remarques sur les inscriptions corporelles dans le monde romain : du signe d'identification (*notitia*) à la marque d'identité (*identitas*) », *Pallas*, 65, 2004, p. 189-198 et C. P. Jones, « Stigma and Tattoo », dans J. Caplan (dir.), *Written on the Body: the Tattoo in European and American History*, Princeton, 2000, p. 1-16.

56 V. Dasen, « Autour du portrait romain : marques identitaires et anomalies physiques », dans A. Paravicini Bagliami, J.-M. Spieser, J. Wirth (dir.), *Le portrait. La représentation de l'individu*, Florence, 2007, p. 17-33 et « Le langage divinatoire du corps », dans V. Dasen, J. Wilgaux (dir.), *Langages et métaphores du corps*, Rennes, 2008, p. 221-240.

57 C. Baroin, « Les cicatrices ou la mémoire du corps », dans *Corps romains*, *op. cit.*, n. 45. P. Cordier, *Nudités romaines. Un problème d'histoire et d'anthropologie*, Paris, 2005, p. 110-119.

58 Dans la très riche bibliographie de ces dernières années, voir F. Gherchanoc, V. Huet, « S'habiller et se déshabiller en Grèce et à Rome (I). Pratiques politiques et culturelles du vêtement. Essai historiographique », *Revue Historique*, 641, 2007, p. 3-30. F. Gherchanoc, V. Huet (dir.), *S'habiller, se déshabiller dans les mondes anciens*, Mètis n.s. 6, 2008 et *Vêtements antiques. S'habiller et se déshabiller dans les mondes anciens*, Arles, 2012 ; ainsi que L. Bodiou, F. Gherchanoc, V. Huet, V. Mehl (dir.), *Parures et artifices*, *op. cit.*, n. 55. Le dossier a été abordé du côté anglo-saxon par L. Llewellyn-Jones (dir.), *Women's Dress in the Ancient Greek World*, Londres, 2002 ou L. Cleland, M. Harlow, L. Llewellyn-Jones (dir.), *The Clothed Body in the Ancient World*, Oxford, 2005.

59 G. Vigarello, « La peau dans l'histoire », *La peau. Enjeu de société*, *op. cit.*, n. 7, p. 19.

60 F. Frontisi-Ducroux, *Du masque au visage*, *op. cit.*, n. 42. J.-J. Courtine, C. Haroche, *Histoire du visage. Exprimer et taire ses émotions (XVI^e^-début XIX^e^)*, Paris, 1994.

on est. Le visage est une surface que l'on peut modifier pour travestir une apparence et une identité par les couleurs apposées. Transformer son visage, l'orner et le parer est de l'ordre de l'apparence, c'est l'affirmation d'une volonté et d'une représentation. Les diverses approches du visage, du maquillage ou des soins dermatologiques[61], avec des analyses corporelles, sensibles, médicales ou sociales, ont bien montré que couleurs, brillance, aspect et éclat sont les effets recherchés, de l'ordre du toucher comme du visuel et de l'olfaction du fait des matières utilisées.

La peau est un lieu de l'inscription de soi et sur soi. Identité, âge, sexe, statut, origine géographique sont portés au regard de l'entourage, affichés ou masqués par des artifices. Sur le corps, la sensibilité et les émotions s'exposent. La frontière est alors mince entre histoire des sens, histoire du sensible et de la sensibilité, offrant avant tout une grille d'analyse pour l'histoire du corps[62].

2. Du parfum à l'odeur : du produit au sens, du sensible au corps

L'odorat est un sens difficile à saisir et tardivement étudié. Pourtant il permet une approche assez fine de l'histoire du sensible et de l'histoire du corps. Les recherches se sont intensifiées ces dix dernières années, liant odeurs et parfums, odorat et goût, définissant odeurs du corps et parfums artificiels qu'on peut y apposer, permettant une lecture anthropologique et sociologique.

Si l'ouvrage de P. Faure[63] reste incontournable, le titre, *Parfums et aromates*, montre la voie choisie : celle du produit, de son commerce et de sa composition, moins de ce qu'il porte en lui de symbole, d'imaginaire ou de rapport à soi et aux autres. Récemment, les travaux se sont multipliés et les titres des publications montrent le glissement d'intérêt. Des approches littéraires proposées par A. Lallemand ou J. Vons[64], aux lectures

61 B. Grillet, *Les femmes et les fards*, Lyon, 1975. A. Dubourdieu, E. Lemirre, « Le maquillage à Rome », dans *Corps romains*, *op. cit.*, n. 46, p. 89-114. P. Mudry, « La peau dans tous ses états. Fards et peinture à Rome », dans *La pelle umana*, *op. cit.*, n. 49, p. 75-89. A. Dubourdieu, « Regards romains sur la parure du corps : maquillage, coiffure, bijoux, vêtements, parfums », dans *Parures et artifices*, *op. cit.*, n. 55, p. 45-56. F. Gherchanoc, « Maquillage et identité : du visage au masque, de la décence à l'outrage, de la parure à l'artifice », dans *Parures et artifices*, *op. cit.*, p. 23-44.

62 Pour reprendre une formule de D. Le Breton, « Le sens des sens : le toucher », *La peau. Enjeu de société*, *op. cit.*, n. 7 : « matrice des autres sens la peau est une vaste géographie nourrissant des sensorialités différentes ».

63 P. Faure, *Parfums et aromates dans l'Antiquité*, Paris, 1987.

64 Voir par exemple J. Vons, « Il est des parfums sauvages comme l'odeur du désert. Étude du vocabulaire des parfums chez Pline l'Ancien », *Latomus*, 58, 1999, p. 820-828. A. Lallemand, « Le parfum comme signe fabuleux des pays mythiques », dans F. Jouan, B. Deforge (dir.), *Peuples et pays mythiques*, Paris, 1988, p. 73-90 et « Les parfums dans le roman grec », dans M.-F. Baslez, P. Hoffman, M. Trédé (dir.), *Le monde du roman grec*, Paris, 1992, p. 75-83.

italiennes[65], en passant par les ouvrages collectifs dans le sillage de l'ANR Perhamo de D. Frère[66], l'olfaction, l'odorat, l'osmologie, l'osphrésiologie[67] sont traités aux côtés de la recherche de la composition des produits, de leur circulation ou de leur signification.

Le parfum n'est plus seulement un produit odoriférant, contenu dans un joli petit vase[68], dont on peut suivre la présence au gré des fouilles pour tracer des routes commerciales[69]. Il est une texture plus ou moins grasse et épaisse que l'on étale ou masse sur la peau, un liquide qui dégoutte des cheveux, une matière qui fait luire, rayonner et dessine une géographie intime du corps. Du produit à l'odeur sensible, du marqueur de richesse au parfum statutaire, de l'odeur de soi à celle de l'autre, le parfum façonne le corps, sensible à la vue, au toucher et à l'odorat.

Dans ce passage du parfum produit à l'odeur, la première étape est celle de la parution des *Jardins d'Adonis, Mythologie des aromates en Grèce ancienne* de M. Detienne[70], en 1972, qui « rompt le premier le silence olfactif »[71]. Le questionnement se déplace de la symbolique des parfums à celles des odeurs, de l'usage au mythe, du commerce à l'imaginaire social. Les analyses proposées aujourd'hui s'inspirent des travaux en anthropologie et en sociologie[72], ceux de D. Howes ou d'A. Le Guerer, pour mettre en

65 A. Avanzini (dir.), *Profumi d'Arabia, Atti del convegno*, Rome, 1997. Au-delà du titre restrictif, la quarantaine d'articles offre une approche chronologique et géographique ouverte du produit mais surtout de ses usages ou de l'imaginaire véhiculé.

66 *Parfums et odeurs dans l'Antiquité*, *op. cit.*, n. 44. *La rose et l'encens*, catalogue de l'exposition au Musée Royal de Mariemont, Belgique, 2008. Les nombreux travaux de B. Caseau sur le parfum et les odeurs au Moyen Âge offrent une piste d'approche proche. Voir par exemple « Les usages médicaux de l'encens et des parfums. Un aspect de la médecine populaire antique et de sa christianisation », dans S. Bazin-Tachella, D. Quéruel, E. Samama (dir.), *Air, miasmes et contagion. Les épidémies dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, Langres, 2001, p. 75-85 et « Syméon Stylite l'Ancien entre puanteur et parfum », *Revue des Études Byzantines*, 63, 2005, p. 71-96.

67 B. Nicolas-Duval, *Édition, traduction et commentaire du* De Odoribus *de Théophraste d'Éresos*, thèse soutenue à l'Université de Paris IV.

68 D. Frère, « Un programme de recherches archéologiques et archéométriques sur des huiles et crèmes parfumées dans l'Antiquité », dans *Parfums et odeurs dans l'Antiquité*, *op. cit.*, n. 44, p. 205-214.

69 G. Reger, « The Manufacture and Distribution of Perfume », dans Z. H. Archibald, J. K. Davies, V. Gabrielsen (dir.), *Making, Moving and Managing. The New World of Ancient Economies, 323-31 BC*, Oxford, 2005, p. 253-297.

70 M. Detienne, *Les jardins d'Adonis. Mythologie des aromates en Grèce*, Paris, 1972.

71 D. Howes, « Le sens sans parole : vers une anthropologie de l'odorat », *Anthropologie et sociétés*, 10/3, 1986, p. 29-45, 30-31.

72 D. Howes, « Le sens sans parole : vers une anthropologie de l'odorat », *op. cit.*, n. 71 et « Les techniques des sens », *Anthropologie et société*, 14/2, 1990, p. 99-115 ou encore P. Tran Ba Huy, « Odorat et histoire sociale », *Communication et image*, 126/4, 2000, p. 85-107. Voir surtout les travaux d'A. Le Guérer, *Les pouvoirs de l'odeur*, Paris, 2002 et *Le*

avant la place des odeurs dans la perception des catégories statutaires, la définition des identités[73] ou l'appartenance à un groupe[74].

Les odeurs ne sont pas seulement celles qui émanent du corps ou y sont ajoutées, elles sont aussi celles qui baignent les corps et s'offrent en permanence à l'odorat. Comme pour les autres paysages sensoriels, cet environnement olfactif est difficile à restituer comme le ressenti des Anciens face aux odeurs de toutes sortes[75], même si les travaux sur les contenus des parfums (D. Frère et N. Garnier[76]) ou la botanique (S. Amigues[77]) ont beaucoup progressé ces dernières années.

Les odeurs ne sont ni aisément ni objectivement classifiables et descriptibles. Le grec et le latin, comme la très grande majorité des langues, offrent un faible codage verbal sans équivalent pour les autres sens, répondant à la place que l'odorat tient dans la hiérarchie sensorielle. À la suite des travaux de C. Lévi-Strauss[78], on peut pour l'Antiquité retenir trois catégories de données olfactives : la puanteur, le parfum (sous-entendu bon) et l'absence d'odeur. L'imprécision du vocabulaire est dans toutes les sources, mis à part peut-être les traités de Théophraste ou certains passages de Pline. Cela sent bon ou mauvais, comme ceci ou comme cela. La thèse inédite de B. Nicolas[79], sur le traité

parfum. Des origines à nos jours, Paris, 2005. P. Lardellier *et alii*, *À fleur de peau. Corps, odeurs et parfums*, Berlin, 2002. C. Classen, *Aroma. The Cultural History of Smell*, Londres, 1994.

73 J. Courmont, *L'odeur de l'ennemi : l'imaginaire olfactif 1914-1918*, Paris, 2010.

74 Voir les premiers travaux développés par W. Deonna sur l'*euôdia* divine. A. Ballabriga, « La nourriture des dieux et le parfum des déesses : à propos d'*Iliade*, XIV, 170-172 (= *Hymne à Aphrodite*, 63) », *Mètis*, 12, 1997, p. 119-127. P. Borgeaud, « Fumigations antiques : l'odeur suave des dieux et des élus », *Rivista di Storia e letteratura religiosa*, 1, 2005, p. 595-600. S. Lilja, *The Treatment of Odours in the Poetry of Antiquity*, Helsinki, 1972. W. Deonna, Euôdia. *Croyances antiques et modernes. L'odeur suave des dieux et des élus*, Turin, 2003 [1939], p. 7-22.

75 P. Thiercy, « Les odeurs de la *polis* ou le nez d'Aristophane », dans A. H. Sommerstein (dir.), *Tragedy, Comedy and the* Polis*, Papers from the Greek Drama Conference*, Bari, 1993, p. 505-526.

76 De façon générale, se reporter à D. Frère, L. Hugot (dir.), *Les huiles parfumées en Méditerranée occidentale et en Gaule, VIII^e siècle av. J.-C.–VIII^e siècle apr. J.-C.*, Rennes, 2012 et pour l'approche historique des analyses de contenus, N. Garnier, « Une histoire de l'analyse chimique des parfums archéologiques », dans D. Frère, L. Hugot (dir.), *Les huiles parfumées en Méditerranée occidentale et en Gaule*, *op. cit.*, p. 63-73.

77 S. Amigues, *Études de botanique antique*, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, XXV, Paris, 2002 ; « Végétaux et aromates de l'Orient dans le monde antique », *Topoi*, 12/13, 2005, p. 372-375. Voir l'édition que S. Amigues a proposée dans la CUF pour les travaux de Théophraste, *Recherches sur les plantes*, en particulier le livre IX en 2006.

78 C. Levi-Strauss, *Du miel aux cendres*, *op. cit.*, n. 38, dans le chapitre « Le vacarme et la puanteur ».

79 B. Nicolas-Duval, *Édition, traduction et commentaire du* De Odoribus *de Théophraste d'Éresos*, *op. cit.*, n. 67. Voir aussi B. Nicolas, « Penser les facultés sensorielles. Théophraste et les étonnantes leçons olfactives de la peau », dans *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité*, *op. cit.*, n. 6, p. 43-59.

Des odeurs de Théophraste, montre bien qu'au-delà des difficultés de l'analyse lexicale, une approche philologique peut éclairer le fonctionnement d'un sens, encourager les réflexions sur la confection des parfums et sur leur usage.

Au travers des analyses olfactives, le corps peut être montré en action, impliqué dans un tissu de relations sensorielles et émotionnelles. Les travaux sur le corps odorant des dieux sont anciens et ont théorisé un schéma olfactif corporel[80]. Des publications plus récentes ont mis en avant la faible caractérisation olfactive humaine[81]. Les odeurs proviennent essentiellement de ce qui sort du corps (urines, selles, sueur, haleine…) ou de ce que l'on y applique. Grâce aux usages du parfum, une géographie corporelle peut être dessinée, valorisant des parties (poitrine, cheveux, pieds) à vocation érotique ou sensuelle. Le corps est alors éminemment sensible. Fortement signifiante, l'odeur naturelle ou artificiellement construite d'un corps, est une signature qui révèle l'intime et prolonge le corps : elle connote des valeurs morales supposées, définit l'altérité, stigmatise le genre, signe la débauche ou qualifie le juste. Elle passe du sens physiologique au sens en action pour offrir une lecture sensible de l'imaginaire social du corps.

Travailler sur les odeurs permet d'offrir une lecture du sensible plus globale. En effet, si l'usage du parfum éveille naturellement l'odorat, en Grèce et dans le monde romain, d'autres sens sont mis en action. Le parfum est une matière que l'on étale et rend la peau brillante. La vue comme le toucher sont alors mis en alerte. Avec l'olfaction, ces sens permettent de réinvestir autrement les lieux du corps, d'en proposer une perception originale, de travailler sur la sexualité, la santé, la beauté et ses définitions fluctuantes, autant de lectures relevant du sensible et du corporel.

Sans doute est-il aujourd'hui prématuré d'écrire un réel bilan : l'histoire du corps par une lecture sensible est bien une histoire en cours d'écriture. Indéniablement, l'histoire du sensible telle qu'elle est construite par les Antiquisants est originale. Philologues, philosophes, historiens de la médecine ou du corps, ont fait leur une approche qui jusque-là appartenait plutôt aux périodes historiques récentes et aux autres disciplines des sciences humaines.

80 Voir pour la bibliographie V. Mehl, « Sociologie des odeurs en pays grec. L'odeur suave du divin », dans *Parfums et odeurs dans l'Antiquité*, *op. cit.*, n. 44, p. 141-153.

81 V. Mehl, « Des Lemniennes à Philoctète : puanteurs, punitions divines et châtiment social en Grèce ancienne », *op. cit.*, n. 40, p. 263-278.

Médiateur du rapport des hommes au monde qui les entoure, le corps, émetteur des sens et récepteur des sensations, permet une lecture aussi bien centrifuge que centripète de l'histoire du sensible. Si la biologie est essentielle pour analyser cette médiation, elle ne suffit pas car elle s'inscrit dans une culture pour tisser une organisation sensorielle propre à chaque société[82].

Les nombreux travaux qui se développent depuis quelques années sur les différents paysages (sonores, colorés, olfactifs) sont une autre perspective de l'histoire du sensible, peut-être plus extérieure au corps, mais essentielle pour retracer ce va-et-vient sensoriel entre le corps et son environnement. Des pans entiers sont en chantier : couleurs, odeurs, sons, douleur, souffrance, sexualité… autant d'entrées qui enrichissent la compréhension du corps antique.

82 D. Le Breton, *La saveur du monde*, *op. cit.*, n. 7.